

Très très fort,
de Monika Gintersdorfer
et Knut Klassen, créé en
2009 au Kampnagel,
à Hambourg.
Photo : Knut Klassen.



« Logobi » ou l'ethnographie inversée

Quand le hasard des rencontres amène deux danseurs issus des clubs d'Abidjan à intégrer le réseau institutionnel de la danse contemporaine allemande : *Logobi* est un drôle de choc culturel, provocateur et décomplexé, qui place nos avant-gardes artistiques face à leurs propres clichés.

Tout a commencé avec *Afrika ! Afrika !* La spectaculaire revue du créateur culturel autrichien André Heller voulait présenter la culture africaine du spectacle à la manière d'un show de variétés occidentales. Danseurs et acrobates en provenance de nombreux pays du continent étaient réunis pour un spectacle fait de danse, de théâtre, de comédie musicale et de cirque, qui a tourné à guichets fermés en Allemagne, en Autriche et en Suisse. Mais compte tenu des conditions de travail

exécrables qu'elle offrait à ses artistes, dont elle méprisait scandaleusement les droits, l'entreprise a fini par sentir le soufre et André Heller a pris ses distances. Gotta Depri s'est lui aussi retiré. Il était l'assistant de Georges Momboye, le directeur artistique. Voir la culture africaine ainsi mutilée et transformée en produit exotique leur était devenu insupportable à tous les deux. Et tandis que Momboye, qui travaille de toute façon en France – la Fondation BNP Paribas vient de lui accorder son aide pour une durée de trois ans –, pouvait de nouveau se consacrer à son art, Depri et quelques autres ex-membres d'*Afrika !* se demandaient à quoi pourrait bien ressembler la suite des événements. C'est dans ce cadre que Depri et son collègue Franck Edmond Yao, tous deux d'Abidjan, ont rencontré Monika Gintersdorfer, metteur

en scène allemande. Celle-ci, très naïvement, leur a demandé sur quel travail ou quel thème lié à son pays ils souhaiteraient travailler. Ce fut le point de départ de la série-laboratoire *Logobi*. Car pour les Ivoiriens, la question primordiale n'était pas de savoir comment ils pouvaient s'intégrer à l'esthétique de la danse contemporaine, mais, à l'inverse, quel était cet étrange phénomène culturel qui semble souvent ne pas prendre son public au sérieux, qui se permet de ne pas montrer de danse du tout et qui, de surcroît, obtient tout de même des subventions des organes de l'Etat. Au fil des différentes éditions de cette série – quatre à ce jour –, les interprètes originaires d'Abidjan interpellent les danseurs allemands en leur posant ce genre de questions. D'où viennent les mouvements de la danse ? Que signifient-ils ? Qui les comprend ? Quels effets permettent-ils de produire ?

Le milieu florissant des clubs à Abidjan est ici le point de référence. Dans un contexte tout à fait concret, la danse y est mise au service de l'entente entre différentes catégories de la population. La danse est certes largement

conventionnalisée et stylisée, mais cela n'en fait pas un phénomène élitiste, et surtout, elle ne se cantonne pas au domaine artistique. Même si la danse, à Abidjan, est clairement artistique et requiert de sérieuses capacités, ce n'est pas un art. C'est un défi.

C'est avec cette conscience provocatrice de soi-même que Yao, Depri et les autres se présentent devant le public allemand. Ils expliquent les codes de leurs danses, la signification de chaque geste, le combat pour maîtriser le public et le tenir en échec. La partie allemande sert toujours, en l'occurrence, d'auxiliaire à la traduction : les comédiens Cornelia Dörr et Hauke Heumann, la chorégraphe Gudrun Lange, le metteur en scène Laurent Chétouane, le danseur et curateur Jochen Roller, transposent en allemand ce que les Ivoiriens expriment dans un français éloquent. Mais les deux parties présentent aussi leur mode de travail spécifique. Dans ce contexte, il est obligatoirement plus difficile de défendre la culture du mouvement impressionniste de l'Ouest, avec ses lubies formelles, que cette structure ivoirienne composée de gestes de combat, de tradition et d'affirmation urbaine de soi. Le nom de la série, *Logobi*, provient donc de la danse du même nom, dans laquelle le but est de se montrer le type le plus cool, le plus viril et le plus endurci qui soit. Dans

le *couper décaler*, il s'agit du désir de luxe – il y a des danses pour les anciens, pour les gros, pour ceux qui portent le deuil, etc. Mais Monika Gintersdorfer et Knut Klassen – plasticien, celui-ci est en charge de la scénographie – ne se contentent pas de cette esthétique nonchalante de la comparaison. Dans les pièces *Othello*, *c'est qui* et *7 % Hamlet*, ils entrent directement au cœur des affaires du théâtre. Que signifie l'incarnation pour un danseur de club en provenance d'Abidjan ? Comment peut-on comprendre la jalousie dans une perspective contemporaine ? Quels mécanismes permettent de produire et de montrer les rapports entre les sexes ? Dans ces constellations, le regard s'abstient toujours de toute hiérarchie : il ne s'agit pas de reconnaître avec bienveillance les éléments d'une esthétique ivoirienne, mais de justifier cette culture narcissique de la représentation qui est celle de la danse européenne face à son intégration sociale, que ce soit à Abidjan ou dans la communauté ivoirienne en exil à Paris. C'est tout de même autour de celle-ci que tourne ce qui constitue à ce jour le projet le plus ambitieux du groupe rassemblé autour de Gintersdorfer et Klassen : dans *Très très fort* (créé en octobre 2009 à Hambourg), on évoque le déclin de la Côte d'Ivoire, dû à la guerre civile, à l'action de politiciens déments et à la crise économique. Franck Edmond Yao

brille dans ce projet où il tient le rôle de récitant et chansonnier. Son costume rouge rutilant, sa chemise noire sertie de strass, ses chaussures à bouts pointus et le jeu maîtrisé auquel il se livre avec ses lunettes de soleil en font un mélange de patron de casino, de tire-au-flanc et d'idole sexuelle.

La brillante outrecuidance avec laquelle les Ivoiriens exposent leur art permet surtout de faire apparaître les déficits (présupposés) de leurs collègues à la peau claire. Les Africains sont plus professionnels, maîtrisent mieux leurs gestes, se déplacent mieux, sont excessivement sexy et débordent de conscience d'eux-mêmes. Et ils sont habités par leur mission : défendre l'élément spécifique et hybride de leur biographie face à l'action arbitraire de la scène occidentale. L'univers de leurs performances s'établit sur le plan social autant qu'artistique ; il est en outre pris dans la tension entre la vie précaire qu'ils mènent dans les pays étrangers européens et les liens qu'ils ont gardés avec leur terre natale, la Côte d'Ivoire. D'importantes parties de *Très très fort* ont été élaborées à Abidjan, où le spectacle a aussi été présenté en même temps que la série *Logobi* au public de la ville, dans le cadre du festival Mouvements urbains organisé par Monika Gintersdorfer. Le plus grand enthousiasme s'est exprimé au moment où les Européens ont tenté d'exécuter les mouvements africains. Il est alors devenu flagrant que les experts ivoiriens n'avaient pas de leçons à recevoir. Même si leur collaboration avec Gintersdorfer et Klassen les fait obligatoirement entrer dans le système esthétique de l'Occident, où ils ne récoltent pas seulement les prix de théâtre et l'attention des pages culturelles, mais où ils ont aussi obtenu, depuis, permis de séjour et de travail ou accès au système de santé. Les scènes respectables du théâtre municipal allemand s'apprêtent à les accueillir à leur tour. Et là encore, elles vont vraisemblablement inverser la situation : le regard ethnographique se focalise, jusqu'à en devenir brûlant, sur le système artistique de l'Europe, pour en mettre à jour les plus grandes incohérences.

Franz Anton Cramer

traduit de l'allemand par Olivier Mannoni



Logobi, projet performatif de Monika Gintersdorfer et Knut Klassen.
Photo : Knut Klassen.